

*« Vous eûtes des erreurs et non pas des vices, votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur. »*

*Jean-Jacques Rousseau*

## LE SECRET DU SEIGNEUR DE L'ALP

\*\*\*\*\*

Lorsque Pauline poussa la porte de la chapelle le soleil pénétra largement dans la nef mettant un terme à mon recueillement. Je quittai la pénombre et m'avançai pour l'accueillir. Elle portait un gros bouquet de fleurs parfumées qui dissimulait la moitié de son corps et ne laissait apparaître qu'un visage rond au teint clair, encadré de deux tresses rousses. D'un pas rapide et souple elle approcha :

- Monsieur le curé, pardonnez-moi, je ne voulais pas vous déranger, je venais simplement fleurir la statue de notre Sainte Mère, vous m'avez fait peur, je ne vous avais pas vu dans l'ombre.

- C'est bien, Pauline, samedi tu conduiras la procession avec les filles du village, je compte sur toi pour confectionner les couronnes de buis.

Un large sourire illumina sa frimousse piquée de taches de rousseur.

En cette veille du quinze août, notre petite communauté de Roya, perdue dans ses montagnes, s'activait à préparer la grande fête de la Vierge, patronne du lieu. La procession constituait le moment essentiel de cette importante journée et chacun se devait d'y tenir son rôle. Les bergers, bâton en main, avec leurs guêtres et gilet en peau de mouton, leur grand chapeau et leur cape, les bûcherons en pantalon de velours sombre, la taille serrée par une large ceinture, les paysans cravatés de cordons multicolores, leurs femmes vêtues de noir, coiffées de dentelles blanches, les bravadiers en gilet, fusil à large embouchure sur l'épaule, tout ce monde suivant gravement la statue vacillante de la Madone portée par six hommes mûrs en bras de chemise, précédée par un essaim de jeunes filles en longue chemise blanche, pieds nus, le front couronné de verdure.

A l'avant de ce cortège, j'avançais, suivi des enfants de chœur, avec à mes côtés, très digne, Jules Achiardi, seigneur de l'Alp, maître du village. Cet homme de haute taille, la barbe rousse et les cheveux poivre et sel flottant sur les épaules, fixait les pierres du chemin de ses yeux bleu clair, en tenant dans ses mains jointes un large chapeau de feutre kaki décoré d'une plume de faisan. J'imaginai que cette année encore, pendant deux bonnes heures, nous remonterions les sentiers caillouteux dans la chaude poussière de l'après-midi, s'arrêtant régulièrement devant les divers oratoires pour bénir champs et moissons.

Les falaises rocheuses répercutaient en échos les pétarades de la bravade, avant que le concours de boules ne me ravisse la vedette en réunissant tous les hommes du village.

Lorsque le samedi je reçus mes ouailles en confession, je fus très étonné de ne point entendre les chuchotements de la petite Pauline. Je savais bien que sa conscience

légère ne pouvait être entachée que d'intentions et de désirs puérils, mais je me promettais de la rappeler à ses devoirs. Le lendemain matin avant la grande messe, son père et son frère aîné vinrent m'avertir dans la sacristie que la gamine avait disparu depuis vendredi soir.

Partie dans le bois de l'Ubac pour rapporter quelques brassées de buis, comme je le lui avais demandé, elle n'était plus reparue depuis.

Jules Achiardi et ses chiens avaient battu la forêt avec les hommes du village sans trouver trace de la jeune fille.

L'après-midi, la procession fut abrégée à cause d'un violent orage. Le ciel se boucha très vite, devint d'un noir d'encre, le tonnerre claqua vers la cime Nègre, les éclairs zébraient l'atmosphère et bientôt de larges gouttes s'écrasèrent sur la poussière du chemin, nous obligeant à chercher abri sous l'aire de Murris.

Jules Achiardi me proposa de profiter d'une accalmie pour rejoindre son château tout proche et d'y bénir la chapelle. Chacun partit alors en débandade.

Précédé du seigneur et suivi de mes deux enfants de chœur, je franchis l'étroit pont de bois sur le torrent qui grossissait très vite, et quelques minutes plus tard nous étions dans la chapelle. Un cierge brûlait au pied de la statue de la Vierge couronnée d'une tresse de branches de buis frais.

L'hiver se passa sans trop de dommage, la neige tardive ralentit la venue du printemps, et durant les longues veillées on parla souvent de Pauline, mais aussi de Mélanie et Clotilde, disparues dans des circonstances tout aussi mystérieuses. L'une partie cueillir des myrtilles au Colombet, l'autre montée au Jassinette pour y rejoindre son oncle, n'étaient jamais reparues. On évoqua les loups qui n'épargnaient guère les moutons, mais l'étrange absence de cadavres et de vêtements troublait les meilleurs chasseurs

Bientôt les perce-neige accompagnés de taches vertes qui s'élargissaient très vite, le soleil montant plus haut avec des rayons plus chauds, annoncèrent le retour du printemps tant attendu.

Nous étions à quelques jours de Pâques, lorsqu'une terrible nouvelle endeuilla à nouveau notre communauté. Marie la fille de Fabron, une mignonne brunette, fut emportée par une avalanche dans le vallon du Riou blanc alors qu'elle ramassait du bois mort pour cuire le pain. Du moins c'est ce que nous supposons, car là encore pas de trace du corps de la jeune fille. La seule preuve provenait du bonnet de laine que Jules Achiardi avait découvert en bordure de la coulée de neige.

L'automne suivant, l'épouvantable fatalité qui semblait s'en prendre aux filles en âge de se marier s'abattit à nouveau sur Julie, une gracieuse blonde tout en sourires qui avait été notre rosière.

Julie, servante de notre seigneur solitaire, ne revint pas de la foire de Saint-Étienne où elle était descendue faire quelques emplettes. Comme elle n'avait pas l'humeur vagabonde, on se perdit en conjectures sur son sort.

Le bon Achiardi me remit les quelques affaires qu'elle possédait, avec mission de les rendre à sa famille. Le petit baluchon s'étant dénoué, je fis un inventaire involontaire de son contenu. Si les jupes en courtil, les cotillons blancs bordés de dentelles faisaient partie de l'ordinaire d'une fille de sa condition, je fus tout de même surpris de découvrir un corsage moulant damassé de grosses fleurs, avec manches longues et serrées enveloppant des poignets festonnés de fines dentelles, le tout rehaussé d'un magnifique ruban de soie noire portant une croix en argent ciselé décorée d'un cristal de roche: un habit de princesse ! Peut être l'aimable Julie avait-elle longtemps économisé pour s'offrir de pareils atours ?

Les propos les plus divers se répandirent, mettant en cause les Piémontais qui s'embauchaient comme bûcherons et aimaient taquiner les filles du pays. Chaque été dans le torrent, au gros de la chaleur, les femmes à moitié dévêtues lavaient la laine des moutons. Quand elles se savaient seules, elles se baignaient nues pour se rafraîchir. Ces ébats n'avaient pas échappé aux « buscatiers » transalpins qui faisaient ensuite des gorges chaudes sur les rondeurs des filles. Mais ces diables d'hommes parlaient souvent pour cacher une timidité certaine.

Ils avaient même proclamé très haut que notre maître Jules appréciait fort ces spectacles, pêchant dissimulé parmi les saules en ces périodes de grande lessive.

Un homme si pieux, d'une chasteté exemplaire, refusant les meilleurs partis, consacrant le plus clair de son temps à la chasse et à la sage administration de ses biens, seules de méchantes langues pouvaient répandre des paroles aussi calomnieuses.

Un jour, en confession, Marguerite, la cadette des Dieudonné, m'avait avoué que Jules Achiardi l'avait comparée à une sainte et invitée à visiter son château. La curiosité l'ayant entraînée dans la sombre demeure, Jules lui avait proposé de venir prier avec lui, puis soudain au comble de l'exaltation il lui avait offert de s'occuper de son intérieur, lui promettant des pièces d'or et bien d'autres cadeaux pour récompenser ses services et sa présence constante. Une étrange lueur avait alors traversé son regard « C'est si triste ici et je suis bien seul, tu es si gentille. » Toute flattée de susciter l'intérêt d'un personnage aussi important, la gamine était réapparue au château à quelques jours de là. Le seigneur l'avait alors attirée dans son parc à bestiaux sous le prétexte de l'aider à la monte du bélier. Les commentaires troubles de Jules Achiardi, lors des scènes d'accouplement et les comparaisons équivoques sur les plaisirs respectifs des animaux et des hommes pendant la saillie achevèrent de fixer Marguerite sur les intentions de son hôte. A la suite de cette édifiante initiation, l'homme avait tenté de trousser son cotillon sans toutefois parvenir à ses fins. Effrayée, la pauvre enfant s'était enfuie pour ne plus réapparaître au château !

Dans ce contexte, je reçus la visite de notre maître qui venait comme à l'habitude avec un chapon bien gras et un panier de noix, pour « discuter avec son prieur des éternels retards du règlement de la dîme ». Je le sentais embarrassé par ces préalables et lorsqu'il me demanda soudain de l'entendre en confession, je compris que le poids de sa conscience réclamait mon secours. S'il se reprocha d'avoir pressuré injustement les paysans de Roya, d'avoir calomnié et cédé à la violence, là n'était pas l'essentiel. Je

décidai de l'encourager à parler en énumérant les différents péchés et en lui demandant enfin s'il n'avait pas été tenté par la luxure. Là, cet homme toujours si sûr de lui m'apparut bouleversé. Baissant les yeux, il ouvrit son cœur : « Mon père, la vie n'est pas simple. Mon éducation religieuse m'a fait un devoir d'être chaste, si bien que tout jeune et pour obéir à ma mère j'ai toujours repoussé les tentations. Pourtant je dois l'avouer, depuis deux ans j'ai succombé à plusieurs reprises. Emporté par le démon, j'ai vécu d'insupportables cauchemars au bout desquels je me réveillais tel un somnambule, ne sachant trop où j'en étais.

Croyez que je regrette ce qui a pu se passer, mon repentir est sincère, je souhaite réparer le mal que j'ai fait. Hélas, je n'ai pas votre force d'âme, vous avez pu résister, moi pas... Ce n'est pas faute de me punir ! » Il ouvrit alors sa chemise et me fit voir des traces de flagellation, brutalisant ce corps sanguin qui le poussait à commettre ce qu'il appelait « l'ineffable ».

Je m'avançai en lui demandant si l'objet de cette passion vivait près de nous « Il est partout », me répondit-il. « Je pressens dans chaque créature que je croise sur les chemins un serpent tentateur, d'autant plus qu'elle m'apparaît souriante, douce et ingénue. C'est comme une morsure qui active douloureusement mes désirs et mes rêves, faisant bouillir mon sang. Je ne peux tout de même pas écarter toutes ces incarnations vivantes du Malin, prêtes à m'entraîner dans l'œuvre de chair. » Il me demanda d'être son intercesseur auprès de l'abbé Galléan et du prieur des pénitents noirs de Saint-Étienne-de-Tinée, pour porter la croix le jour de leur procession, afin d'expié ses péchés. Il ajouta, déterminé: « Mon père, pour en sortir je souhaiterais faire retraite chez les capucins, partager leur paix de l'âme en vivant à l'écart des sollicitations permanentes de la vie quotidienne du village. »

Si j'encourageai le malheureux à suivre le chemin du repentir, je lui rappelai qu'il devrait peut-être songer à fonder famille pour vivre en harmonie avec les hommes et assurer sa succession dans l'intérêt de notre communauté. Mais sa décision était irrévocable et j'y vis comme un appel du Très-Haut.

Quelques mois plus tard, Don Jules Achiardi remit tous ses biens à l'Eglise. Il vécut le restant de ses jours à Sospel, au monastère des franciscains, et mourut en odeur de sainteté, entouré de l'estime affectueuse et du respect de ses anciens sujets. Il emporta avec lui son terrible secret.

Environ deux siècles plus tard, en 1885, les nouveaux propriétaires du château de l'Alp entreprirent des travaux de transformations. Quelle ne fut pas leur surprise de découvrir quantité d'ossements féminins à l'aplomb des oubliettes. Ainsi s'expliquaient les étranges disparitions des jeunes filles du village, qui avaient eu alors le seul tort d'attirer l'impitoyable satyre. Le sinistre château de Don Jules Achiardi, seigneur de l'Alp, dresse encore sa silhouette rustique sur un tertre herbeux, à proximité du hameau de Roya éparpillé au fond d'une vallée, dominée par le Mont Mounier et les pistes de ski de la célèbre station d'Auron.